

**E/1970.05.04 — «Malraux parle. Entretien avec Paul-Marie de La Gorce»,
L'Actualité [Paris], n° 28, 4-10 mai 1970, p. 4-6.**

André Malraux

Malraux parle.

L'auteur de *L'Espoir* vient de publier chez Gallimard un recueil d'essais intitulé *Le Triangle noir*. Il a bien voulu recevoir Paul-Marie de la Gorce, directeur de *L'Actualité* et répondre à quelques-unes des questions angoissantes qui se posent aux hommes de notre temps.

Question — Vous avez regroupé vos études sur Laclos, Goya et Saint-Just en un seul livre. Tous trois, dites-vous dans la préface, vous paraissent témoigner de la crise de l'individu significative du XVIII^e siècle, du moins sur sa fin. En quoi cette crise est-elle une rupture avec le passé ?

André Malraux — L'analyse pourrait se poursuivre sans fin. Mais vous sentez bien qu'il y a eu, alors, une mise en question de l'individu sans précédent depuis la fin de l'empire romain. En gros, la naissance de l'individu : Bonaparte et les héros de Balzac – et le drame qu'implique cette naissance, drame vraisemblablement d'ordre religieux. Il y a l'Europe avant et après. C'est beaucoup moins vrai des Etats-Unis, malgré la constitution américaine.

Question — Vos études sur Laclos, sur Goya et même, dans une certaine mesure, sur Saint-Just – suggèrent que, chez eux, l'idée de la femme, telle qu'elle s'exprime à travers leurs œuvres, est déjà profondément différente de celle qui avait prévalu jusque-là. Comment définir cette différence ?

André Malraux — 1. Le concile de Mâcon reconnaît l'âme de la femme à une voix de majorité.

2. Les Croisades changent fondamentalement la relation de l'homme et de la femme, parce que les chevaliers, adoubés à treize ans, se trouvent pour la première fois en face de la suzeraine (dont le mari est parti, et qui a généralement moins de trente ans) devant une femme «de qualité» qui n'est pas leur mère.

3. Le culte marial consacre et sublime cette situation.

4. La Vierge ayant perdu la saisissante présence dont les cathédrales avaient été le symbole, paraît Vénus.

5. La Vénus de Titien n'a pas de dieu père, alors qu'Aphrodite avait eu Mars, et surtout Apollon (un seul tableau illustre de Vénus et Mars : le Véronèse de Turin).

6. Vénus est mise en question. Phénomène aussi considérable que l'effacement de la Vierge.

Question — Vous écrivez, à propos de Laclos, que l'érotisme y est complètement «étranger à la joyeuse lubricité de la Renaissance». (Et vous y rattachez l'introduction du sadisme.) Quelle signification a ce changement ?

André Malraux — Le sentiment de l'humiliation, liée à la sexualité. Criant chez Laclos et Goya. Chez Saint-Just, épisodique. Le fait capital, chez lui, n'est pas l'interprétation de la femme, mais (comme chez Robespierre) l'absence de la femme.

Question — Quel est, à cet égard, le rôle que joue Goya ?

André Malraux — La mise en question du mythe de Vénus, qui régnait depuis des siècles. Les deux *Majas*, à leur manière sont des Vénus, à commencer par leur présentation de figures couchées à la façon de la *Vénus d'Urbino*. Voir en elles des figures «réalistes» est idiot : qu'on les compare à des photos ! Velasquez avait inventé une Vénus non idéalisée (mais de dos, et dont le visage n'apparaissait que dans un miroir), mais il ne lui avait pas donné un caractère d'aiglonne et de violée que lui donne Goya. C'est celui-ci qui détruit le mythe.

Question — C'est aussi à propos de Saint-Just que vous évoquez la crise de l'individu qui se dessine à la fin du XVIII^e siècle. Pourquoi Saint-Just et non Danton ou Robespierre ?

André Malraux — Nous savons mal ce que pensait Robespierre en ce domaine. N'oubliez pas qu'aucun des hommes dont nous parlons n'avait quarante ans. Danton me semble un homme du XVIII^e siècle traditionnel, successeur de Mirabeau. Vous connaissez le dialogue avec Robespierre dans un des couloirs de l'Assemblée, peu après son remariage : «Tu conspires. Danton ! – Imbécile ! On ne conspire pas quand on baise !»

Question — Vous rapprochez Saint-Just de Bonaparte et, d'autre part, vous les opposez. C'est à propos du premier que vous évoquez l'Islam, et non de l'autre. Voilà qui surprend !

André Malraux — Le destin assure la voie de ses élus. Deux hommes pouvaient s'opposer à Bonaparte : Saint-Just et Hoche. Le premier a été guillotiné, le second, empoisonné.

(Le couloir étroit de la Conciergerie, où celui qui entre doit s'effacer pour laisser passer celui qui sort : celui qui entrait était Saint-Just, celui qui sortait était Hoche.)

L'Islam est capital (revoyez le bouquin) Bonaparte voulait Napoléon. Empire ou non, le rétablissement d'un ordre et d'une hiérarchie. Saint-Just voulait les cavaliers d'Allah, l'armée de la Révolution lancée à travers l'Europe pour le triomphe d'une épopée irrationnelle : la Révolution. Pas de frères à nommer rois...

Curieusement, c'est la première fois qu'on interprète ainsi sa pensée – pourtant claire dans ses écrits.

Question — Parlant de cette crise de l'individu, vous écrivez, en préface qu'elle est «la plus obscure... que l'Europe ait connue avant celle qui s'impose à nous». Quelle parallèle faites-vous entre les deux ?

André Malraux — Ni parallèle, ni ressemblance. Un point commun, qui n'est clair que si l'on écarte Napoléon, car celui-ci, à bien des égards, a rétabli la continuité, même en art. C'est Mme Récamier sur sa chaise longue qui succède aux *Majas*. Mais

imaginez, au XIX^e siècle, une littérature qui succède aux *Liaisons*, une peinture qui succède à Goya, une histoire qui succède à celle dont rêvait Saint-Just. Laclos n'a pas plus de postérité littéraire que politiquement. Goya en a une en tant que coloriste, aucune en tant qu'accusateur du monde. Saint-Just n'en a pas car on ne l'avait pas attendu pour inventer l'énergie, et son rêve de l'Islam a été effacé par l'Empire. Ce qu'ils ont, tous les trois, de commun avec le drame de notre époque, c'est leur puissance de négation. Mais leur drame, celui de la mise en cause de l'homme, a été, je le répète, différé par Napoléon. Cette mise en cause fondamentale a reparu, psychologique (la psychanalyse), sociale (la Révolution) et artistique (l'art moderne). Le seul précédent est, peut-être la fin de l'empire romain. Encore celle-ci connut-elle deux espoirs : le stoïcisme et le christianisme. Et puis c'était une agonie : alors que notre crise est celle de la civilisation la plus puissante que le monde ait connue. Quelques hommes, à la fin du XVIII^e siècle, ont posé de façon saisissante la question : «Qu'est-ce que l'homme ?» En face de nous, innocente préface ! Pour nous, ce n'est pas la nature de l'homme qui est en cause, c'est sa raison d'être, singulièrement plus dramatique que les gauchismes ou les droitismes qui l'accompagnent. Et notre réponse, c'est : «A quoi bon conquérir la Lune si c'est pour s'y suicider ?»

Il reste que, même à Rome, c'est l'espoir qui a été vainqueur...

Question — Ne peut-on pas dire que la crise que nous traversons, aujourd'hui, a pour corollaire une grande espérance ?

André Malraux — La crise de notre époque, elle, n'a pas donné de forme à son espoir. Saint-Just, disons-le, rêve avec son Islam. Mais l'Islam existe. Alors que le mois de mai n'a pas d'Islam. On peut, certes, essayer de faire croire à des morts, alors qu'il n'y en a eu qu'un. A des transformations, alors qu'il n'y en a pas eu. En fait, c'est plutôt en Chine qu'il faut chercher quelque chose qui correspond à l'espérance de Saint-Just. Car, derrière Mao, se dessine, quand même, un immense espoir.

Notre XVIII^e siècle imaginait une totale métamorphose du monde : chez nous, aujourd'hui, je ne vois que des contestataires, dostoïevskiens, crispés, nihilistes. C'est-à-dire sans espoir.

Nous n'avons ni la puissance ni la population que nous avons à l'époque. Quel Français pourrait vraiment penser que nous allons aujourd'hui donner au monde une secousse comparable à celle de la Révolution de 1789 ? Tandis qu'à l'époque, tous les Français l'ont cru. Les uns, avec Saint-Just, absolument. Les autres, comme Mirabeau, plus modérément. Danton, aussi, bien sûr. Mais aujourd'hui, dire que les choses vont mal parce qu'il y a les privilèges ne suffit pas, loin de là, à définir la crise de l'individu. A l'époque, il y avait la royauté, mais la Révolution visait avant tout les privilèges. Au début, personne ne contestait la royauté; la République, finalement, est née assez tard. Aujourd'hui, si l'on sait ce que l'on veut, ou plutôt ce dont on ne veut plus, c'est, déjà, un embourgeoisement, à cause, si vous voulez, du «côté dostoïevskien». Dès lors que l'on définit son objet, son but, on est perdu. La différence est essentielle.

La jeunesse du XVIII^e siècle a pensé qu'elle allait changer le monde, le refaire comme il convenait, à ses yeux, qu'il fût. En 1789, on est, en somme, optimiste sur l'essentiel. De nos jours, c'est tout le contraire : il s'agit d'un pessimisme fondamental. A mon avis, la révolution espagnole a été la dernière grande expression de l'espoir. Et non pas la guerre mondiale : quand nous avons vu que tout allait s'arranger, nous n'avons pas cru un instant que l'Europe allait se transformer fondamentalement. D'abord, et surtout, parce qu'il y avait la bombe atomique.

A l'époque, ne l'oublions pas, la bombe atomique a joué un rôle énorme. Pas tellement dans le conscient, mais dans l'inconscient. Bernanos me demandait un jour quel était, à mon sens, l'événement le plus important de ce temps. Le retour de Satan, lui ai-je répondu. L'expression première de ce retour c'est, évidemment, les camps de concentration. La bombe et les camps, tels sont les deux phénomènes caractéristiques de notre époque. Ses deux menaces, en somme. L'une éclatante, l'autre sourde. Mais nous avons pris l'habitude de vivre dans le monde de l'extermination. Quand on nous parlait des camps allemands, c'était, dans notre esprit, de camps de prisonniers qu'ils s'agissait. A la limite, de camps disciplinaires, de camps de représailles. C'est tout. L'univers concentrationnaire, lorsque David Rousset a publié son livre, a stupéfié tout le monde. Pour ma part, je n'avais jamais entendu parler de la réalité concentrationnaire avant l'effondrement du Reich, en 1945. C'était la guerre. Personne ne mettait la règle

du jeu en question. Nous étions des représentants de la première civilisation qui ignorât son sens. Le XVIII^e, au contraire connaissait le sien à la perfection. La liberté est, en partie, un mythe. Mais on peut vivre sur un mythe.

Question — Saint-Just croyait savoir où il allait.

André Malraux — Absolument. C'était un homme sans complexes. Le fait que notre époque oppose la justice sociale aux valeurs que j'appellerais «américaines» n'a pas du tout d'équivalent au XVIII^e siècle. A l'époque, la liberté était une valeur universaliste. La justice sociale aussi : mais il n'y a pas d'équivalence.

Question — Vous avez, tout à l'heure, parlé de la Chine. Croyez-vous que l'espérance incarnée par Mao ait la même dimension universelle ?

André Malraux — Non. Mon sentiment, c'est qu'il n'y a pas d'universalisme en Chine. Mao a compris que faire une sorte de maoïsme universel, c'était renforcer la culture chinoise, chose extrêmement utile mais qui, au fond, ne l'intéresse pas. La réalité, c'est probablement comme toujours, la réalité chinoise. Comme vous le savez, il y a 27 kilomètres entre l'aérodrome et le centre de Pékin. Alors, sur 27 kilomètres on vous met des danseuses avec des rubans. Qui passe entre les rubans ? Le président de Zanzibar. Cela fait des photos. Et l'on met comme légende : un des amis de la Chine vient rendre visite au Président et nous explique combien et comment notre pays a aidé à la libération du sien.

Nehru m'a dit un jour : «Du moment que la Chine redevient la Chine, elle redevient impérialiste». Je lui ai répondu que ce n'était pas si simple, parce qu'à mon avis la Chine n'était pas si impérialiste que ça. En fait, les seuls Chinois qui aient été des conquérants sont les Mongols. L'armée chinoise, si elle avait voulu ces dernières années, serait allée plus loin que le Tibet : elle n'aurait absolument rien rencontré devant elle.

Question — L'espérance ne s'exprime plus de la manière simple, évidente, qui animait jadis les pays, les masses, les hommes. Sinon, peut-être, au nom de Marx. Qu'en pensez-vous ?

André Malraux — Qu'est-ce que c'est que l'espérance marxiste ? La prise de possession des moyens de production par la collectivité. Bien sûr si nous voulons employer un vocabulaire orthodoxe, nous devrions dire que seul le prolétariat peut prendre ces biens de production pour la collectivité, que seul le parti communiste peut le diriger. Mais l'idée de la prise de possession des moyens de production est demeurée une utopie jusqu'en 1914. On ne pensait pas du tout que Marx avait tort (Lénine, on n'en parlait pas, il n'y avait pas de Lénine en 14). On pensait que Marx était un grand esprit mais que tout ça c'était utopique, que c'était la même chose que Saint-Simon. Et puis, avec la révolution russe, le marxisme a cessé, tout à coup, d'être utopique. Ne disons pas qu'il est devenu scientifique, mais seulement qu'il est devenu soudain une hypothèse vérifiée, une réalité possible.

Question — Plutôt à cause de Lénine que de Marx, non ?

André Malraux — Absolument. De ce point de vue, les Russes n'ont pas tort de parler de marxisme-léninisme parce qu'en effet, à travers les textes de Marx, il n'est pas tellement évident que la Révolution ait été la prise du pouvoir par un parti communiste. Elle aurait certainement été faite par le prolétariat. Mais le Parti communiste doit-il porter la Révolution à bout de bras ? Dans le *Manifeste*, bien sûr. Et le *Manifeste*, c'est un texte capital. Mais si l'on relit les lettres à Engels, cela va beaucoup plus loin : diminution progressive du nombre des grandes puissances économiques, prise de conscience d'un prolétariat de plus en plus fort, face à un capitalisme de plus en plus concentré, qu'il finira par vaincre. Dès lors, le parti communiste fera prendre conscience au prolétariat de sa mission révolutionnaire. Mais le léninisme, c'était la prise du pouvoir. Auparavant, le marxisme n'était qu'une utopie, une espérance de justice sociale. Après, il y a eu le communisme et, en gros, la justice sociale, mais à quel prix... C'est cela l'essentiel. Longtemps, on avait eu le sentiment qu'après tout, il suffirait de chasser les rois, d'instaurer la République, de renverser le capitalisme pour instaurer la justice sociale. Il y aurait un gouvernement révolutionnaire, plus de problèmes, rien que des difficultés. On pouvait le croire jadis. Maintenant, cela ferait rire un enfant de six ans.